

LES CONTRESENS DE LA MODERNISATION

Edward A. Tiryakian

Department of Sociology
Duke University
Durham, No. Carolina (USA)

Les Contresens de la Modernisation

Au cours des années 50 et 60, la sociologie du développement (au moins dans les pays anglophones) tenait comme paradigme celui qui fut désigné comme «théorie de la modernisation» (TM, comme abréviation). Dix ans plus tard, dans les années 70 et à part quelques fidèles adeptes qui continuent leurs travaux (l'historien Black, les sociologues Inkeles et W. Moore, parmi autres), la TM a cédé la place à une orientation plus radicale: la théorie de la «dépendance». Georges Balandier l'avait prévue il y a 35 ans comme une nouvelle perspective sociologique et anthropologique de «la situation coloniale». Mettant l'accent sur ce qu'on peut dire «l'intériorité» autant bien que «l'extériorité» du colonialisme, c'était une critique sociologique du système de pouvoir qui marquait les relations des métropoles à leurs colonies. La théorie de la dépendance évolua dans les années 60 en Amérique Latine, où le blockage économique malgré le désir de «moderniser» mena des économistes et des sociologues à voir que les pays du Tiers Monde (y compris l'Amérique Latine) n'étaient pas maître de leur sort à cause des structures mondiales de dépendance: évidemment, cette orientation reflétait le poids des États-Unis sur tout le Nouveau Monde.

Dans les années 70, la théorie de la dépendance devint une théorie plus ambitieuse, qui prit rapidement la désignation de

«world-system theory» — théorie du système mondiale (ci-après, TSM). Façonnée par le sociologue Walerstein inspiré de Marx et de Braudel, la TSM déplace la TM, et même, dans un article assez audacieux de Wallerstein (1979) prononce son enterrement définitif. A l'opposé de la tendance optimiste de la TM que les nouvelles nations peuvent transformer leur mentalités et structures de telle façon pour récapituler le «bon développement» des pays avancés, la perspectives neo-Marxiste de la ESM est bien plus pessimiste, au moins pour le proche avenir. Le monde entier est détenu par un système capitaliste qui a évolué depuis 500 ans dans lequel il n'y a qu'un petit cercle de sociétés privilégiées, entouré d'un groupe plus large mais restreint formant la «semipériphérie», englobé par la périphérie, le monde prolétaire qui contribue à l'accumulation du capital revenant au «noyau». Les anciennes analyses de Hobson et de Lenin sur l'imperialisme sont à la base de la TSM, mais elle s'enrichit d'autres sources, tel que Simiand et Kondratiev sur les grands cycles économiques, les études magistrales de Braudel, les nouvelles techniques quantitatives, etc. De toute façon la conclusion de la TSM est qu'il ne peut pas être cause d'une vraie modernisation pour le Tiers Monde, parce que le système mondial capitaliste controle tout. Néanmoins, Wallerstein, sans documentation rigoureuse, adopte une perspective évolutionniste et prévoit la transformation du monde capitaliste en monde socialiste et de plus semble voir cette transformation se passer «sous nos yeux» (1979:150).

Je n'ai pas l'intention de faire dans cette communication une critique étendue de la TSM ou derrière elle, celle de la théorie de la dépendance (pour une critique récente, voir celle de Boudon 1985). Cependant je voudrais souligner quelques points forts et quelques points faibles de la ESM. Comme points forts, j'offre les suivants:

1) Un vraie théorie macro qui prend le monde entier comme terrain d'investigation, à travers l'espace et le temps. Le déroulement du capitalisme donne une unité socioéconomique à l'ensemble.

2) Les travaux de l'équipe de Wallerstein, y compris les éditions et la revue *Review* qu'il dirige, sont interdisciplinaires en attirant sociologues, historiens, politologues, anthropologues. Ceci peut être considéré comme renouvellement de la TM qui elle aussi était essentiellement interdisciplinaire.

3) Dans la période relativement creuse de la macrosociologie suivant le déclin de Parsons et du fonctionnalisme structurel, la TSM et les débats qu'elle engendre redonnent d ela vigueur à la sociologie et incident les sociologues américains à dépasser leur horizon habituel.

Par contre, il y a aussi de points faibles:

1) En refaisant l'histoire du développement économique comme moteur de la modernité, la TSM ignore ou dédaigne la réalité du pouvoir et du culturel. C'est comme si Max Weber n'ait jamais existé.

2) En s'acharnant à la notion d'un système mondial, la TSM n'accorde pas de place à *l'acteur social*, à sa capacité et volonté de transformer sa situation. Effectivement et ironiquement, les critiques antérieures de Wrong (1961) et de Homans (1964) contre Parsons et le fonctionnalisme du «système social» peuvent être appliquées également contre la TSM.

3) La TSM ne peut prévoir ni admettre de brusques transformations dans les relations «noyau-semi-périphérie-périphérie» car elle est aussi foncièrement axée sur l'Occident comme centre du régime capitaliste qu'était la TM axée sur les États-Unis en particulier comme *terminus ad quo* de la modernisation. Or, deux grands fissures de nos jours mettent en question le déterminisme du système mondial. Primo, la grande crise du pétrole en 1973-74 qui pour un temps transforme le pouvoir mondial et donne les atouts à des pays exportateurs de l'énergie, surtout aux pays Arabes. Ceux-ci ont manqué le coup pour des raisons assez complexes, mais au moins il a vraiment existé pendant quelques temps une période où le monde aurait pu être restructuré (semblablement, l'Espagne au 16^e siècle avec son or et argent venant en abondance du Nouveau Monde a dissipé cet avantage sans pouvoir établir une *pax España*). Deuxièmement, la montée depuis une dizaine d'années des «nouveaux pays industrialisés» (NICs), principalement les pays Asiatiques à grande croissance économique: le Japon qui semble remplacer les États-Unis comme puissance économique mondiale, mais aussi la Corée, Hong Kong, Singapour, les deux Chines – bref, tous les pays marqués par le confucianisme et le bouddhisme qui se modernisent et deviennent rapidement des acteurs économiques de premier ordre.

En résumant, je ne crois pas qu'il y ait une solution de continuité entre la TM et la TSM. Les deux prennent le développement socio-économique comme fil central du changement social. Le premier cherche les facteurs endogènes à une société tandis que le second pense plus aux contraintes externes une fois que le système mondial se met en marche. En même temps, ni l'un ni l'autre accorde une place à la discontinuité, à la rupture, aux virtements de l'histoire. Essentiellement, les deux modèles/paradigmes reprennent une philosophie de l'histoire partagée par le vieux libéralisme et marxisme du 19^e siècle: la philosophie du développement social comme progrès, ayant un seul grand trajet, et un genre de nation-état comme l'aboutissement de ce trajet.

II

Etant donné le temps à ma disposition, je ne peux qu'esquisser ce que je proposerai comme nouvelle perspective sur la modernisation. Au coeur de mon argumentation est le fait que «l'ancienne» TM n'avait point élaborer la notion de *modernité*. Implicitement, la *modernité* était l'actualité vécue par les intellectuels dans les grands centres universitaires américains: c'était le monde libéral et rationnel avec tout ce que cela impliquait. Pour chercher plus loin, les images sous-jacentes de la modernisation comme une grande voie publique menant à la modernité se puisent dans la pensée de Durkheim ainsi que celle de Weber.

Au niveau social (ou plus correctement, du sociétal), c'est le grand processus de *différentiation* qui comprend division du travail, spécialisation des fonctions, bureaucratisation, etc.

Au niveau culturel, c'est le processus de *rationalisation*, mettant aujourd'hui le monde à l'ordinateur après son *désenchantement* (pour reprendre la fameuse phrase de Weber) ou en autre terme, sa *sécularisation radicale*.

Pour Weber (et aussi pour Marx) ces deux processus sont liés à l'épanouissement du monde capitaliste; pour Durkheim, ces deux permettent la plénitude de la démocratie républicaine, pourvu que la sociologie s'occupe de certains «pathologies» de la modernité engendrées soit au niveau culturel soit au niveau structurel par la tendance moderniste au *derèglement anémique*.

Bref, toujours en simplifiant, ou pourrait résumer en termes suivant:

Modernisation = Différentiation + Rationalisation

Modernité = contemporanéité des pays développés

Ce schéma nous donne une partie du visage historique du développement social, mais il doit être comblé avec des processus contraires, ce que j'appellerai les *contresens de la modernisation*. Principalement, il s'agit de la *dédifférentiation* comme l'opposé de la différenciation et du *reenchantement* comme l'opposé culturel du désenchantement.

Les processus de *dédifférentiation* mettent en question la tendance d'un système social de tout hiérarchiser en se différenciant. La spécialisation opérée par la division du travail ne va pas de soi-même, elle est ou devient coordonné d'en haut (Rueschemeyer, 1986). A la longue, spécialisation et spécificité de fonction tout en permettant l'adaptabilité et la croissance de l'ensemble social enlèvent à ceux placés aux paliers inférieurs la capacité de contrôler leur environnement. Or, la société moderne, qui s'inspire à la fois de *La Richesse des Nations* d'Adam Smith et des *Principes* de 1789, fait témoi-

gnage du désir de l'autonomie et de la revendication du rôle social de l'acteur (individuel ou collectif) comme ce qui ouvre plutôt que renferme l'action social. Pour ceci, il y a appel à une *fusion* de fonctions dans le même rôle, ou alors, un rejet sinon une restructuration du système social dans lequel tel et tel rôle et ses titulaires étaient situés.

Si le processus de *différentiation* opère surtout dans une logique «économique», son opposé est pour la plupart «politique». Ainsi, l'inspiration révolutionnaire de 1789 qui voulu l'abrogation des privilèges et de mettre tout le monde au même niveau de *citoyen*: ou les grands mouvements nationalistes du 19e et 20e siècles qui ont voulu faire éclater le système impérialiste où il y avait bien une différenciation sociale entre métropole et colonies; ou de même de nos jours où un pays comme le Nicaragua cherche à s'esquiver de son rôle comme fournisseur de matières premières pour le Colosse de l'Amérique du Nord et voudrait plutôt une fusion de fonctions pour un vrai développement social. Ou alors on peut aussi constater la présence de la dédifférenciation dans le mouvement féministe, où il y a rejet de la division du travail basée soit sur l'idée que la femme a son espace délimité par le secteur privé, soit sur des mythes concernant les aptitudes de femmes étant foncièrement différents des hommes. Ce contresens de dédifférenciation est parmi certains poussé aussi loin que l'idéologie de «l'unisex» (androgynie), aidée par certaines tendances dans la mode, coiffures, etc.

Quant au processus de *reenchantement*, il me semble qu'il a joué un rôle majeur dans toute la partie culturelle du développement de la société moderne, à partir du grand mouvement Romantique. Si la vie publique de la société moderne est marquée par l'absence de la croyance traditionnelle et par l'absence du sentiment vécu de l'au-delà par ses fonctionnaires, néanmoins, un *reenchantement* s'est opéré tout de long du 19e siècle jusqu'à nos jours. Les romans, les ballets, les opéras, les arts, la musique – tout ce domaine culturel met en vigueur les thèmes du *surnaturel*; le symbolisme et l'occultisme; le Sur-réalisme; le folklore; même la «science fiction» – tout ceci, cette énorme production de l'imaginaire moderne, indique un contresens bien vaste de la modernisation qui s'oppose à l'image de la rationalisation simple du monde. Et il ne faudrait pas manquer de dire que *l'exotisme* est aussi une partie de cet *reenchantement*, une partie qui a joué un rôle important dans les explorations et conquêtes du Tiers Monde au 19e siècle et même aujourd'hui, l'appel de l'exotique pour les peuples industrialisés et bien rationalisés se prolonge dans l'industrie du tourisme, qui cherche à nous transporter dans des lieux charmants, loin de la pollution, aux îles exotiques, etc.

Voici donc quelques considérations initiales pour repenser la totalité de la modernisation. Elles reposent sur l'idée qu'il faut se méfier d'un seul modèle de la modernité et d'une seule voie de la modernisation, ainsi qu'il faut se méfier d'un déterminisme du changement social. Tout n'est pas possible, bien entendu, mais la capacité des acteurs de transformer leur situation selon leur choix – même si une telle transformation ne peut s'achever que partiellement et même si le résultat laisse à désirer – est un des facteurs irréductibles du changement social moderne.

BIBLIOGRAPHIE

- Balandier, Georges. 1952. «Contribution à la sociologie de la dépendance», *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 12: 47-69.
- Boudon, Raymond, 1985. «Attraites et Faiblesses de la Théorie de la Dépendance», in M. Maffesoli et C. Rivière, eds., *Une Anthropologie des Turbulentes. Hommage à Georges Balandier*. Paris: Berg International.
- Homans, George C. 1964. «Bringing Men back in», *American Sociological Review*, 29 no. 6 : 809-818.
- Rueschemeyer, Dietrich. 1979. *Power and the Division of Labour*. Stanford, CA: Stanford University Press.
- Wallerstein, Immanuel. 1979. «Modernisation: Requiescat in Pace», in Walerstein, *The Capitalist World-Economy*. Cambridge: Cambridge University Press & Paris: Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, pp. 132-151.
- Wrong, Dennis H. 1961. «The Oversocialized Conception of Man in Modern Sociology», *American Sociological Review*, 26, no. 2: 183-93.